

Descente dans l'imagination créatrice
Une idée simple d'Yvon Rivard. Boréal, p. 241

Filippo Palumbo

Numéro 234, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Palumbo, F. (2010). Compte rendu de [Descente dans l'imagination créatrice / *Une idée simple* d'Yvon Rivard. Boréal, p. 241]. *Spirale*, (234), 65–66.

Descente dans l'imagination créatrice

PAR FILIPPO PALUMBO

UNE IDÉE SIMPLE d'Yvon Rivard

Boréal, p. 241.

*C'est dans la mort
que nous triomphons.*
— Hubert Aquin, *Neige noire*.

Le noyau occulte d'où procède le livre d'Yvon Rivard est l'idée selon laquelle l'art n'est rien s'il n'aide pas « ceux qui sont au fond du baril et du puits étoilé », s'il ne montre pas à l'homme précipité (depuis au moins deux siècles) dans un asile d'abstractions comment reprendre contact avec « les réalités de l'âme » — comment rouvrir la source de « l'éternel rejaillissement de l'être ». Créer, nous dit l'auteur, ne signifie pas « remuer toutes choses sous leurs signes [...] sans la contrepoids des actes réels », selon la formule de Valéry; créer signifie plutôt ramener la pensée au plus près de l'expérience immédiate, « sur la scène véritable où se joue et rejoue constamment la vie », là où il n'y a plus qu'un seul flux indivisible qui réunit toute chose, qui éprouve tout comme un ensemble. Une même vie circule entre l'homme et le monde, écrit Yvon Rivard, et « l'on se sent rejeté, angoissé, traqué aussi longtemps que l'on n'a pas perçu cela ». Or l'artiste (ou l'intellectuel), « s'il veut vraiment faire son métier », doit élaborer des images, des symboles, des simulacres permettant à l'individu de percevoir le dessin à la fois hostile et attirant « dissimulé derrière l'ouate des apparences », le dessin « dont le Moi s'est si souvent détourné ». Le premier devoir du créateur consiste, ainsi, à « ré-enchanter l'existence », à « arracher à la glaise » des « rêves » en lesquels chacun puisse pressentir, à sa manière, sa nature et son destin.

Aujourd'hui, l'homme est désemparé parce que son entendement schizoïde lui barre le chemin vers l'Image salvatrice

enfouie dans les coulisses de l'âme. Ce dont il a besoin, selon Yvon Rivard, c'est de savoir qu'il participe d'une vie plus large, aux profils indéfinis. Ce dont il a besoin, c'est de découvrir le mythe obscur qui le préforme, le hiéroglyphe énigmatique d'où il descend. Comme le dit l'héroïne du roman *Les beaux survivants* d'Emmanuelle Turgeon, « le monde n'est pas si froid quand la confiance te berce avec ses chansons connues » et avec ses illusions bienfaisantes.

Une ancienne sagesse réémerge, chez l'auteur, par des sentiers de traverse, une sagesse qui a trouvé refuge au xx^e siècle dans les œuvres de Rilke, Aquin, Broch, Handke, Woolf, Bédard, mais qui semble remonter, en dernière instance, à Platon. Dans le *Phédon*, Socrate affirme que la « connaissance par le mythe » est un « enchantement beau et dangereux auquel il faut s'assujettir s'il l'on veut s'élever ». En effet, la vraie vie réside dans l'Image et seul celui qui est assez fort pour « changer le poids du monde en Image », selon la formule de Handke, peut « faire retour à la terre » et entrer, ainsi, dans la plénitude. Pour les autres, pour ceux qui, comme Malte Laurids Brigge, rêvent de « n'être qu'un léger instant du matin », pour ceux qui ne veulent pas renoncer à l'illusion d'une liberté informelle (d'un bonheur excluant le Négatif, la mort), l'Image, le « dessin dissimulé derrière l'ouate des apparences », se transforme irréversiblement en maladie, en désarroi, en angoisse, en « un ouvert encore plus effrayant que la maison familiale », comme le dit Yvon Rivard.



SORTIR DU « MALAISE »

Une idée simple prend le contrepied de la thèse freudienne selon laquelle l'homme est enchaîné au malheur, à la répétition millénaire de la faute, condamné à chercher le « repos » dans la catastrophe du désir. À en croire Yvon Rivard, le désarroi et la détresse qui obsèdent nos cultures ne sont pas un *a priori* de l'expérience humaine, ni une destinée fatale. Le mal s'insinue dans les architectures du réel à cause de la « séparation ». L'homme chute parce qu'il veut être libre, parce qu'il prétend qu'il n'a aucun compte à rendre, aucune dette à payer, parce qu'il ne sait pas qu'« être libre » ne signifie pas vivre une vie pour soi-même, mais plutôt se donner soi-même, « obéir à la force qui demande en nous le sacrifice du rêve d'enfance », du rêve œdipien d'immortalité. Sortir du malaise est donc possible, nous dit Rivard, à condition, toutefois, que le concept de culture soit redéfini à partir

de « l'idée simple voulant que la pensée n'a de valeur que si elle est avant tout l'art du souci », que si elle tourne le dos au « loisir du formalisme » pour faire retour à la source créatrice, au rhizome. Derrière la scène où l'esprit se raconte lui-même sa propre histoire, rappelle l'auteur, il y a « l'existence nue » (« les champs où les vaches broutent ») qui s'ouvre et se referme à chaque instant, tel « un canevas brut et plein de trous », il y a un réservoir de possibles à l'intérieur duquel la réalité n'a de cesse de s'élaborer sous des formes toujours changeantes. C'est ici, au niveau le plus bas — au niveau de l'imagination créatrice — que la pensée doit sans cesse revenir si elle veut préparer un autre commencement, si elle veut créer les illusions qui permettent « à l'inconsolé du nihilisme » d'échapper à l'étau de l'angoisse, de se soustraire à l'engloutissement de la mort, de se mettre au diapason de la loi intérieure.

DONNER PASSAGE À L'IMMÉMORIAL

« À une époque où la culture stagne », où elle se fige en superficialité, en médiocrité savante qui défend ses petits intérêts de clique (surtout universitaire), un revirement ne pourra survenir que si quelqu'un (« sous l'apparence d'un fou ou d'un malade ») éprouve et endure l'abîme du monde, que si quelqu'un « renvoie l'esprit dans le vide ». Le mystère de la rénovation est de nature effrayante ; c'est un « saut dans l'inconnu », dans le Négatif, écrit le romancier. L'artiste (ou l'intellectuel) qui exerce son métier « après la disparition du chemin » voit se présenter à lui la nécessité de se transformer en « fou ou en malade », la nécessité d'opérer le sacrifice de l'entendement, parce que, comme le signale René Girard, la vérité de l'art n'est donnée qu'à celui qui « pêche par mimétisme » ; elle ne se manifeste qu'à celui qui se dépouille des oripeaux de l'abstraction et qui assume volontairement l'épreuve la plus importante et la plus décisive de toutes, c'est-à-dire l'épreuve de la confrontation avec les simulacres gravés au plus profond de l'âme.

Le créateur a pour tâche de capter les images issues du déroulement spontané de l'inconscient, les symboles qui sans cesse sourdent de l'abîme et qui se comportent comme un rêve par rapport à la

conscience, un rêve capable d'élargir notre vision du réel et de nous rendre « contemporains du mouvement inquiet de l'être ». Son travail s'accomplit donc « à rebours » par une sorte de poussée rétrograde censée « donner passage à l'immémorial », désabriter les virtualités endormies dans les replis de la psyché, éveiller les fantasmagories du mythe, les simulacres en lesquels se dissimule un savoir secret, un savoir susceptible de nous offrir une protection magique contre l'angoisse. Comme le dit Rilke, « c'est au loin dans des fonds éclatants qu'ont lieu nos épanouissements. C'est là que nous sommes ».

Au cœur de l'essai d'Yvon Rivard, on retrouve l'idéal d'une « reconversion mythique de la pensée » — seul remède contre le néo-obscurantisme de la « bêtise érudite » qui prive l'homme de toute connaissance « expérimentale », qui détourne l'entendement du royaume de l'*imaginatio vera* (de « l'Empire du rêve » dont parle Alfred Kubin dans le roman *L'autre côté*). L'œuvre la plus urgente consiste aujourd'hui à rebrousser chemin et à replonger la culture dans le « creuset résurrectionnel » de l'imagination créatrice. Il s'agit de brûler les formes acquises, sans chercher à étayer, « à assigner une valeur à ce qui n'a de cesse de céder ». Lâcher prise, résister « au pouvoir absolu de la pensée », à sa capacité de « tout réduire à quelques figures abstraites », desséchées, vidées de tout sens : telle est la voie à suivre. Par ce sacrifice, on rachète le désarroi et le malaise, on se donne les moyens de « rencontrer l'immémorial », on fait surgir le rêve qui « remet les vivants en contact avec cette part d'eux-mêmes qui se veut, qui se sait intemporelle », on ré-enchanter le monde en l'inscrivant à l'intérieur d'une fable.

Le monde, écrit Rivard, doit être raconté à partir d'une histoire essentiellement non humaine, « cachée et nécessaire » : une histoire que nous ne sommes pas libres de choisir, « de créer à notre gré », que nous devons plutôt « remémorer » (voire « imiter »), car elle nous préexiste, comme le dit Proust, elle inclut tout d'abord et au premier chef notre esprit. L'art (et tout particulièrement la littérature) est le nom de ce travail de remémoration (et même d'imitation) qui a pour but clandestin le salut de l'homme, de ce « fameux travail » grâce auquel

nous parvenons à connaître le sceau secret de l'âme.

SAUTER, MOURIR

La remémoration du hiéroglyphe mystérieux auquel nous appartenons n'est pas un travail simple, explique Yvon Rivard. Il comporte une descente au milieu de l'inconnu. « L'œuvre n'habite que les seuils, les passages intermédiaires. » En réalité, rappelle Virgile, la difficulté de ce travail ne réside pas dans la descente. Descendre dans l'Averne, en effet, est chose facile : « nuit et jour est ouverte la porte du sombre Dis ». « Revenir sur ses pas et remonter en haut, c'est là toute la difficulté de l'épreuve. » On ne revient donc pas si facilement du règne de l'imagination créatrice. Ainsi que le signale Calasso, l'homme qui connaît l'Image, devient « comme l'Image ». Et si l'Image est perverse, il suffit d'un rien pour que celui qui la regarde se transforme en un possédé. Le ré-enchantement de la culture n'est donc pas un processus gagné d'avance. Celui qui se dépouille des barrières protectrices de la conscience, du loisir, s'expose au danger d'une inflation néfaste. Si l'intellectuel ne possède pas la qualité du détachement, au lieu de contribuer au renouvellement des valeurs, « il tombera plutôt dans le bourbier », comme le signale Socrate dans le *Phédon*, et deviendra une ombre pour le monde.

Sommés-nous certains, alors, que le sacrifice de la pensée et le retour à l'imagination créatrice, puisse conduire l'homme vers quelque chose d'élevé, vers une libération d'ordre supérieur, vers un « rêve bienfaisant » ? L'image opère comme un vouloir autonome qui peut déterminer tant la crise que le salut. Elle ne se laisse pas influencer par les rêves d'un Moi à la recherche d'un ancrage salvateur, à la recherche d'un énergisant à administrer à une culture qui l'étouffe. Les aspirations de l'homme n'ont aucun pouvoir sur la vie nue ; celle-ci porte inscrite au plus profond d'elle-même une intentionnalité obscure, indiscernable et chaotique. Certes, il faut pouvoir comprendre cette intentionnalité mystérieuse, mais il ne faut pas commettre l'erreur de croire que celle-ci se laisse utiliser en vue de l'affirmation du Sujet, car c'est plutôt elle qui s'affirme à travers le Sujet en l'asservissant à ses desseins.